

Hoffmann, François Benoît
Azeline

Hoffman.

Azeline.

Musique de Solié.

1797.

AZELINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

MÊLÉE DE MUSIQUE;

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la rue Favart, le 15 Frimaire, an 5.e (5 Décembre 1796, v. st.)

PAROLES D'HOFFMAN,

MUSIQUE DE SOLIÉ.

Prix 30 sols.



A PARIS,

Chez { VENTE, Libraire du Théâtre de l'Opéra-Comique, Boulevart des Italiens, près la rue Favart, n°. 340.
DUCHESNE, rue des Grands-Augustins, n°. 30.
CHAIGNIEAU aîné, rue de Chartres, n°. 343. }

L'AN V^e. [1797.]

PERSONNAGES.

AIMAR, seigneur féodal,	Le c. PHILIPE.
AZÉLINE, mise en tutelle, chez Aimar,	La c. SAINT-AUBIN.
AZÉMON, amant d'Azéline,	Le c. MICHU.
MATHILDE, mère d'Azémon,	La c. PHILIPE.
MARIANNE, gouvernante d'Azéline,	La c. DESBROSSES.
ALBERT, confident d'Aimar,	Le c. GRANGER,
UN SOLDAT,	Le c. CELLIER.
GARDES ET SOLDATS D'AIMAR.	
PAYSANS, PAYSANNES.	

La Scène est dans le château d'Aimar.

AZELINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Le Théâtre représente d'un côté les murs du château, avec des croisées grillées; de l'autre une tour. Au milieu, sur le devant, une terrasse avec un mur d'appui, qui coupe le théâtre d'une coulisse à l'autre. Derriere ce mur d'appui est censé être le fossé du château. Une campagne dans le fond; mais l'horison est très-bas, parce que le mur de la terrasse cache une partie de la découverte. Il n'est point encore grand jour. Azémon paraît dans le fond; en s'avançant vers les murs du château, on le perd de vue, parce qu'il descend dans le fossé; mais bientôt on le voit reparaître sur le mur, et il saute sur la terrasse. Deux arbres accouplés sont sur le devant, près du mur d'appui.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉMON, *seul.*

Ils sont encore plongés dans le sommeil, et les yeux des jaloux ne peuvent m'observer. O toi que j'aime sans espoir, ne pourrai-je jamais t'apprendre tous les feux que tu m'inspires, tous les vœux que je fais pour toi!.. Hélas! ta voix qui consolerait mon cœur n'a jamais frappé mon oreille; mais tous les jours je jouis du plaisir de te voir de bien loin, et ce plaisir a suffi pour

soulager mes peines. Le récit des maux que tu souffres dans ta prison m'intéresse et m'attache à ton sort; le desir de t'arracher à l'esclavage soutiendra mon courage et ma constance. Qu'il est cruel de ne pouvoir approcher de ce qu'on aime! Que de tourmens j'ai soufferts! Que de peines inutiles je vais souffrir encore! Heureux calme de l'indifférence, pourquoi m'as-tu abandonné? J'étais si tranquille! l'amour d'une mère tendre suffisait à mon bonheur; j'ignorais jusqu'au nom d'un sentiment qui fera le malheur de ma vie.

ROMANCE.

A peine la douce Aurore
Avait rougi les côteaux,
Dans les campagnes de Flore
Je devançais les troupeaux.
Là, couché sur la verdure,
Sans soupirs et sans langueur,
J'interrogeais la Nature
Muette encor dans mon cœur.

L'eau, dans sa course légère,
Murmurait sans m'agiter;
L'ombre du bois solitaire
Me couvrait sans m'attrister:
Sans rêver, seul et tranquille,
Je reposais sous l'ormeau;
Je revenais à la ville
Sans regretter le hameau.

Jours heureux, est-il possible
Que vous ne reveniez plus?
A mon ame trop sensible
Ne serez-vous point rendus?
Hélas! telle est ma souffrance,
Qu'au moment où je me plains,
En nommant l'indifférence,
Je l'appelle et je la crains.

Eh pourquoi me plaindre?...... J'aime, je suis heureux. Ah! quand je puis la voir un moment, la voir de loin, ce plaisir si doux et si rapide

efface les chagrins d'une longue journée. Le jour paraît, attachons à cet arbre le bouquet que j'ai cueilli pour elle; aux yeux d'une femme sensible le langage des fleurs ne peut être muet. Tendres fleurs, peignez-lui bien tout ce que je sens pour elle. Si elle attache ses beaux yeux sur vous, si vous flottez dans sa main, si vous mourez sur son cœur, ah! c'est alors que vous lui direz tout ce que je n'ose lui dire. Mais on vient, fuyons; ne nous exposons pas, ne l'exposons pas elle-même. (*Il franchit le fossé, et s'éloigne.*)

SCÈNE II.

MARIANNE, *seule.*

JE ne me trompe point..... Un homme est venu ici! il a chanté sous ces fenêtres. Je gage que c'est un amant.... C'est un amant? eh bien, tant mieux! Femme prisonniere a besoin de distraction; et l'amour en est une si douce! Ah! malheureux amant, tes peines sont inutiles, ton espérance est vaine! Azéline! Azéline! Elle repose encore, la pauvre enfant! Elle ignore sans doute les desirs qu'elle donne, et les maux qu'elle cause. Elle les ignore? et pourquoi?........ Quand j'étais à son âge, je n'ignorais pas tout; et je gagerais que ces chants ne sont plus un secret pour elle. Si le farouche Aimar avait entendu ce jeune homme! s'il se doutait...... Eh bien, qu'importe sa colère. Le plaisir de tromper un jaloux fera déja beaucoup; l'amour fera le reste.

COUPLETS.

Les hommes se plaignent de nous,
L'amant nous appelle cruelles :
Sommes-nous tendres, le jaloux
Dit que nous sommes criminelles.

Faut-il rebuter un amant?
Est-ce au jaloux seul qu'il faut plaire?
Hélas! c'est bien embarrassant;
Car ce que l'homme nous défend,
C'est l'homme qui nous le fait faire.

Un amant veut donner sa foi
A la jeune et simple Azéline;
Mais un jaloux me fait la loi
De garder la pauvre orpheline.
Si je sers mieux l'amant que lui,
Cela n'a rien qui m'embarrasse;
Car la morale d'aujourd'hui
Me dit de faire pour autrui
Ce que pour moi je veux qu'on fasse.

SCÈNE III.

MARIANNE, AZÉLINE.

AZÉLINE.

Ah! vous voilà, ma bonne.

MARIANNE.

Azéline, venez, j'ai bien des choses à vous apprendre.

AZÉLINE.

Eh quoi?

MARIANNE.

Ce matin, un jeune homme est venu ici.

AZÉLINE.

Un jeune homme? Comment le savez-vous?

MARIANNE.

Je l'ai entendu; il a chanté sous ces fenêtres; il avait une voix si douce, si aimable!

AZÉLINE.

L'avez-vous vu?

MARIANNE.

Non, je n'ai pas osé ouvrir la fenêtre.

AZÉLINE.

Eh! comment savez-vous que c'est un jeune homme?

MARIANNE.

Ah! ma chère Azéline! pour une femme prisonnière la voix d'un jeune homme s'entend de loin.

AZÉLINE.

Vous aviez donc bien du plaisir à l'entendre!

MARIANNE.

Vous en auriez eu autant que moi. Il parlait d'amour, il se plaignait, il chantait tout doucement, tout doucement....... Mais je n'en perdais pas une parole. J'ai eu mille fois envie de vous éveiller.

AZÉLINE, *souriant.*

Ah! je ne dormais pas.

MARIANNE.

Vous ne dormiez pas! Vous avez donc entendu?....

AZÉLINE.

Aussi bien que toi.

MARIANNE.

Et moi qui vais vous conter tout cela.....

AZÉLINE.

Va, conte toujours, je t'écoute avec plaisir.

MARIANNE.

Comment! pour une fois que le ciel nous envoie un ange consolateur, vous êtes déja si bien instruite!

AZÉLINE.

Pour une fois! Ce n'est pas la première.

MARIANNE.

Comment! il vient.....

AZÉLINE.

Tous les jours.

MARIANNE.

Tous les jours; et je n'en savais rien!

AZÉLINE.

Tu vois bien que tu dors plus que moi.

MARIANNE.

Dites-moi donc quel est ce jeune homme?

AZÉLINE.

Hélas! je l'ignore.

MARIANNE.

Vous l'avez vu, sans doute?

AZÉLINE.

Oui, de loin.

MARIANNE.

Vous a-t-il parlé?

AZÉLINE.

Jamais.

MARIANNE.

Et pourquoi vient-il ici? pourquoi chante-t-il? pourquoi?... Parlez donc, Azéline; je suis d'une curiosité......

AZÉLINE.

Depuis que le printemps a reparu, je me promenais souvent sur cette terrasse; un jour je vis de loin un jeune homme qui s'était arrêté, et qui fixait les yeux sur moi : je feignis de ne pas m'en appercevoir.

MARIANNE.

Sans doute, la décence.....

AZÉLINE.

Je me promenais sans le regarder, et cependant mes yeux se tournaient involontairement du côté de la campagne, non pour le voir.....

MARIANNE.

Mais pour qu'il vous vît.....

AZÉLINE.

Le jeune homme s'approcha; puis, quand il fut près de cet arbre, il s'arrêta. Bientôt je l'entendis chanter. Les accens de sa voix arrivaient à peine à mon oreille; mais le peu que j'en entendais.....

MARIANNE.

Vous faisait plaisir; c'est bien naturel.

AZÉLINE.

Il a pu supposer le contraire, car je n'osai rester plus long-temps à l'écouter; et je suis rentrée chez moi.

MARIANNE.

Malgré vous, n'est-ce pas?

AZÉLINE.

Depuis ce jour, je l'ai vu souvent à la même place; peu à peu je me suis enhardie, je me suis approchée autant que cela m'était possible, et j'ai cru remarquer.....

MARIANNE.

Que cela lui plaisait.

AZÉLINE.

Tu devines toujours, ma bonne. Enfin il a osé franchir le fossé qui nous sépare, et tous les matins il vient chanter sous ma fenêtre, comme tu l'as entendu.

MARIANNE.

Ah! je ne m'étonne plus, si vous aimiez tant à venir prendre le frais. Et votre jaloux, que dira-t-il s'il entend le chanteur?

AZÉLINE.

Ah! Marianne, tu me fais frémir.

MARIANNE.

Et ce jeune homme sait-il que vous l'aimez?

AZÉLINE.

Est-ce que je t'ai dit que je l'aime?

MARIANNE.

Eh bien! sait-il que vous ne l'aimez pas?

AZÉLINE.

Il le croit peut-être.

MARIANNE.

Et il a tort. Mais que vois-je donc sur cet arbre?

AZÉLINE.

C'est un bouquet.

MARIANNE.

Qu'il a mis là ?

AZÉLINE.

Oui.

MARIANNE.

Ah ! je devine. J'ai quelquefois trouvé des fleurs sur cet arbre, et j'étais toujours étonnée de voir des roses sur un maronnier.

AZÉLINE.

L'Amour fait des prodiges, Marianne.

MARIANNE.

C'est donc l'Amour ?

AZÉLINE.

Oui, je te l'avoue ; eh! pourrais-je le cacher ? Enfermée dans cette prison, persécutée par un jaloux que je déteste, puis-je refuser mon cœur à un jeune homme charmant, qui, sans espoir, sans m'avoir parlé, s'intéresse si constamment à mon infortune ?

ROMANCE.

Depuis que ce jeune inconnu
De son amour m'a fait hommage,
Dans mon cœur doucement ému
Je sens renaître le courage.
L'espoir bien plus que la raison
A calmé ma longue souffrance :
Hélas ! il n'est pas de prison
Que n'embellisse l'espérance.

Mes yeux, à chaque instant du jour,
Restent fixés sur ce bocage,
Cherchant l'objet d'un tendre amour,
Et voyant par-tout son image.
La nuit, dans un songe flatteur,
Je crois jouir de sa présence ;
Mais, hélas ! quelle est mon erreur !
Le réveil fait fuir l'espérance.

O toi qui troubles mon repos,
Mais qui charmes mon infortune,
Ne m'accuse pas de tes maux;
Entre nous la peine est commune.
Ah ! si d'un cœur infortuné
Le don peut calmer ta souffrance,
Va ! le mien t'a déja donné
Ce que t'a promis l'espérance.

(*Azémon paraît dans le fond.*)

MARIANNE.

Mais comment lui ferez-vous connaître vos sentimens?

AZÉLINE.

Ma chère, je ne sais.

MARIANNE.

Il me vient une idée. C'est par un bouquet qu'il s'est expliqué; servez-vous du même interprête.

AZÉLINE.

Comment!

MARIANNE.

Oui, les fleurs ont un langage. Formons un bouquet, dont les couleurs écrivent en quelque sorte votre pensée, et mettons-le à la même place.

AZÉLINE.

Oh! ma bonne, tu as raison.

MARIANNE.

Voyez...... voyez......

AZÉLINE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Là bas; c'est lui..... Il nous voit....

AZÉLINE.

Ne le regardons pas.

MARIANNE.

J'ai cependant bien envie de le voir.

AZÉLINE.

Je tremble qu'il n'approche.

MARIANNE.

Allons faire notre bouquet.

AZÉLINE.

Vas-y, je t'attendrai.

MARIANNE.

J'entends du bruit..... Venez, c'est Aimar..... Fuyons...... Ah! quel épouvantail que l'aspect d'un jaloux. (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

AIMAR, UN SOLDAT.

(*Azémon se retire.*)

AIMAR.

Oui, ce matin, je l'ai entendu. Il a osé franchir ce mur; il a eu l'audace de chanter sous les fenêtres de mon château.

LE SOLDAT.

Nous avons cependant observé.....

AIMAR.

Vous avez observé négligemment. Si quelque téméraire ose encore approcher, c'est vous que je punirai de son audace. Est-on allé à sa poursuite ?

LE SOLDAT.

Oui, seigneur, vos gardes font le tour des remparts, et l'on saisira le premier qui osera s'approcher de ces lieux.

AIMAR.

C'est bien. Laissez-moi. Faites venir Albert; et si mes soldats ont trouvé le coupable, qu'il soit conduit devant moi. Allez. (*Le soldat sort.*)

SCÈNE V.

AIMAR, *seul.*

Ce n'est point une erreur. Un jeune imprudent a osé violer le secret de cet asyle. Les soins que j'ai pris, le mystère dont je me suis enveloppé, tout cela n'a servi de rien. On brave la mort pour voir Azéline; et moi qui la vois tous les jours, je n'en suis que plus malheureux. O funeste passion! c'est pour la seconde fois que tu me tyrannises! J'ai rompu une chaîne qui long-temps fit mon bonheur : j'ai repris mon cœur à celle qui m'aimait, pour l'offrir à l'ingrate qui le rejette. Je sens mes torts, je vois ma honte, et je ne puis me vaincre.

AIR:

Fuyez l'amour, ames paisibles,
Redoutez ses tourmens affreux;
Fuyez l'amour : les plus sensibles
Sont aussi les plus malheureux.

Amour, j'avais brisé tes chaînes,
Une douce sérénité
Me faisait oublier mes peines;
J'étais fier de ma liberté.

Fuyez l'amour, etc...

Il m'en souvient, l'indifférence
Me berçait d'un calme enchanteur :
Plus de trouble, plus de souffrance;
Déja je croyais au bonheur.....
Azéline paraît; la paix fuit de mon cœur.

Fuyez l'amour, etc...

SCÈNE VI.

AIMAR, ALBERT.

AIMAR.

Mon cher Albert, viens à mon secours, j'ai besoin de ton amitié, de tes conseils. Tu connais le trouble qui m'agite, la passion qui me consume; viens soulager mon cœur, le guérir s'il est possible : dis-moi la vérité, la vérité toute entière : que pense-t-on, que dit-on de moi? Parle, parle, je le veux.

ALBERT.

Dans l'agitation de votre ame, êtes-vous bien capable d'écouter les conseils de la raison ?

AIMAR.

Oui, je les écouterai, je les..... suivrai. Dis-moi la vérité. Si je force Azéline à me donner la main.....

ALBERT.

On vous blâmera.

AIMAR.

Je n'ai donc de parti à prendre.....

ALBERT.

Qu'à y renoncer. Vous voulez savoir ce que l'on pense, je vais vous le dire. Tout le monde plaint le malheur de Mathilde que vous avez séduite, que vous avez abandonnée. Cette infortunée, exilée par celui qu'elle aimait, celui qui l'a trompée, est depuis long-temps condamnée au deshonneur, à la misère. Cette victime de votre inconstance cache sa honte, et le fruit d'un amour malheureux, dans je ne sais quel désert où vous n'avez pas daigné la consoler par le moindre souvenir. Maintenant, livré à une nouvelle passion, vous vous préparez une nouvelle victime.....

AIMAR, *vivement.*

Albert !

ALBERT.

Oui, seigneur, on craint pour Azéline le sort de Mathilde. On se rappelle les vertus de son père qui, en mourant, vous a confié sa fille chérie, comme son unique bien. On tremble en la voyant entre vos mains; et, comme elle vous résiste, on craint que la violence...... Vous avez voulu savoir ce que l'on pense, vous le savez.

AIMAR.

Voilà ce que l'on pense! et vous n'avez pas fait taire les audacieux qui m'outrageaient; et vous ne m'avez point averti! J'aurais écouté, j'aurais souffert des conseils; mais je ne supporte point le mépris et l'outrage. Et vous qui, sans doute, pensez avec plus de liberté que vous n'avez osé me le dire, vous qui, peut-être, supposez au peuple des idées qu'il n'a point; Albert, connaissez mieux mon rang et votre devoir. Songez que vous n'êtes point près de moi pour vous unir à mes ennemis, mais pour m'en défendre. Allez, je saurai néanmoins profiter de cette leçon.

ALBERT, *à part en sortant.*

Voilà comme les grands aiment la vérité.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AIMAR, *seul.*

Le sort en est jeté. Suivons le penchant qui m'entraîne. Les obstacles m'irritent, la résistance ajoute à ma passion; malheur à celui qui tenterait mon courroux! On vient; c'est elle. Marianne l'accompagne, elle l'aide peut-être à

me trahir.... Eloignons-nous un peu ; le trouble où je suis leur donnerait de la défiance.... Observons.

(Il se cache derrière les deux arbres.)

SCÈNE VIII.

AZÉLINE, MARIANNE, AIMAR *caché.*

(Elles apportent une corbeille pleine de fleurs.)

TRIO.

MARIANNE.

FORMONS un assemblage
Des plus aimables fleurs.

AZÉLINE.

A l'amour leurs couleurs
Serviront de langage.

ENSEMBLE.

L'Amour a fait naître ces flenrs ;
Il en assortit les couleurs.

MARIANNE.

Malgré l'argus sévère,
Et malgré les verroux,
La plus innocente bergère
Sait tromper un jaloux.

AZÉLINE.

Toi, dont la douce image
Soulage ma douleur,
Reçois ce présent de mon cœur ;
C'est son premier hommage.

TOUTES DEUX.

L'amour a fait naître ces fleurs ;
Il en assortit les couleurs.

AIMAR, *à part.*

Ecoutons en silence ;
Observons tous leurs pas.
Perfide, à ma vengeance
Tu n'échapperas pas.

MARIANNE.

MARIANNE.

Ces deux roses qu'avant l'aurore
Le doux zéphire a fait éclore
Lui peindront ces doux sentimens ;
Brûlans desirs, aimable ivresse...
Qui fait le bonheur des amans :
Ah ! la rose fut de tout temps
Le symbole de la tendresse.

AZÉLINE.

Laisse l'épine, laisse-la ;
A ces yeux l'épine dira
Que mon cœur sans cesse soupire,
Qu'un tourment secret le déchire ;
Le reste, il le devinera.

ENSEMBLE.

AZÉLINE ET MARIANNE.

Achevons notre ouvrage,
Formons un assemblage
Des plus aimables fleurs,
L'amour assortit leurs couleurs.

AIMAR, *à part.*

Chaque nouvel outrage
Vient redoubler ma rage !
Ah ! qu'il tarde à mon cœur
D'assouvir sa fureur !

MARIANNE.

La simple violette,
Se cachant sous l'herbette,
Semble dire : Soyez discret ;
L'amour, l'amour veut du secret.

AZÉLINE.

Il faut y joindre l'immortelle,
Le temps respecte cette fleur ;
Mais le feu qui brûle en mon cœur
Est plus durable qu'elle.

ENSEMBLE.

AZÉLINE.

Trop aimable vainqueur,
Reviens dans ce bocage :
Ce présent de mon cœur
Est son premier hommage.

MARIANNE.

L'amant de chaque fleur
Connaîtra le langage.
Ah ! pour un tendre cœur,
Est-il plus doux hommage !

AIMAR, *à part.*

Ah ! qu'il tarde à mon cœur
De signaler sa rage !
Perfide, ton malheur
Vengera mon outrage.

MARIANNE.

Voilà notre lettre écrite, remportez le reste des fleurs, et laissez-moi seule ici ; cela donnera moins de soupçons.

AZÉLINE.

Attache-le bien à l'arbre : ne le cache pas trop dans le feuillage, il ne le verrait pas.

MARIANNE.

Laissez-moi faire. Il serait dans le cœur de l'arbre, que les yeux d'un amant l'y découvriraient. (*Azéline sort avec les fleurs.*)

SCÈNE IX.

MARIANNE, AIMAR.

MARIANNE.

JE suis seule, mettons notre lettre à la poste; demain nous viendrons chercher la réponse.

(*Elle va près de l'arbre.*)

AIMAR *la saisit.*

Arrête!

MARIANNE.

Ah!

AIMAR.

Traîtresse, que vas-tu faire!

MARIANNE.

Monseigneur......

AIMAR.

Va! je sais tout, la feinte est inutile; tremble!

MARIANNE.

Je me meurs.

AIMAR.

Donne ce bouquet..... donne. Entre dans cette tour : entres-y; et malheur à toi si tu en sors avant que je t'appelle! Va! ta perfidie te coûtera cher.

MARIANNE, *allant à la tour.*

Pauvre Azéline!

SCÈNE X.

AIMAR, *seul.*

COMMENT me venger de l'ingrate? comment faire passer dans son ame les tourmens qui me dévorent? Elle vient; dissimulons : il faut la forcer au mensonge, la confondre, et jouir lentement de sa douleur. (*Il cache le bouquet sous son manteau.*)

SCÈNE XI.

AZÉLINE, AIMAR *se retire un peu.*

AZÉLINE.

MARIANNE! Marianne! je ne la vois plus...... elle me cherche sans doute. Voyons comment elle a caché mon bouquet..... Ciel! que vois-je? Quel contre-temps!

AIMAR.

Je vous cherchais, Azéline; j'ai bien des choses à vous apprendre.

AZÉLINE.

Seigneur, je vous écoute.

AIMAR.

Jusqu'à présent je vous ai tourmentée; j'espère qu'en ce moment je vais vous être agréable pour la première fois. Je suis bien changé, Azéline; ma raison a repris son empire, et je veux vous délivrer de mes importunités.

AZÉLINE, *à part.*

Qu'entends-je?

AIMAR.

La disproportion de notre âge, la résistance

que vous m'avez constamment opposée, tout cela m'a fait faire de sérieuses réflexions, et je sens que je fais votre malheur sans soulager le mien. C'en est fait; j'ai brisé dans mon cœur le trait que vous y aviez enfoncé malgré vous; et je vais rappeler Mathilde, que je n'aurais jamais dû oublier.

AZÉLINE.

Ah! seigneur, cette malheureuse Mathilde dont on m'a tant vanté les vertus..... et l'infortune!

AIMAR.

Vous allez la voir dans ces lieux. Aidez-moi à lui rendre ce séjour agréable.

AZÉLINE.

Ah! je l'embrasserai de tout mon cœur.

AIMAR.

Cet empressement me charme; mais ce n'est pas tout : elle doit arriver aujourd'hui; comment dois-je lui témoigner mon amitié, ma tendresse?

AZÉLINE.

Ce n'est point à moi, seigneur, à vous l'apprendre.

AIMAR.

Pardonnez-moi, belle Azéline, c'est à vous. En galanterie, la femme la plus simple est toujours bien ingénieuse.

AZÉLINE, *à part.*

Que veut-il dire?

AIMAR.

Si je parle à Mathilde de mon amour pour elle, elle ne me croira pas....... Des protestations feintes lui paraîtraient un nouvel outrage : ne pourrai-je pas me servir de quelque emblême ingénieux, de quelque détour adroit?........ Des fleurs, par exemple?

AZÉLINE, *à part.*

O ciel!

AIMAR.

Oui, un bouquet composé avec art...... Vous vous troublez?

AZÉLINE.

Moi, seigneur?

AIMAR.

Répondez-moi. Les fleurs ont un langage bien éloquent; qu'en dites-vous? Vous pâlissez.... (*Il lui montre le bouquet.*) Perfide!....

AZÉLINE.

Je suis perdue!

AIMAR.

La ruse est découverte; et le séducteur que tu me préfères sera bientôt puni de son audace.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

SEIGNEUR, on a pris ce jeune homme.

AZÉLINE.

Ciel!

LE SOLDAT.

Il se nomme Azémon. Il habite un hameau sur le bord de ce fleuve.

AIMAR.

Faites-le venir, et craignez qu'il n'échappe. (*Le soldat sort.*) Et vous, sortez; je ne veux pas vous laisser la douceur de le voir, dans le moment même où vous allez être séparés pour toujours.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, AZÉMON *conduit par des Gardes.*

AZÉLINE *va pour sortir et rencontre Azémon.*

Ah!

AZÉMON. (*Ils se regardent sans rien dire.*)

Dieux! c'est elle.

AIMAR, *à Azéline.*

Sortez. (*Aux gardes.*) Qu'on me laisse avec lui. (*Les gardes se retirent près du château.*)

SCÈNE XIII.

AIMAR, AZÉMON.

AIMAR.

C'est toi, jeune audacieux, qui as osé pénétrer dans cet asyle, pour y séduire une femme sans expérience. Quel était ton espoir? Qui a pu te porter à franchir un obstacle que tu devais respecter? Parle, réponds moi.

AZÉMON.

Je suis en votre puissance; à quoi me servirait de me justifier devant un homme qui n'écoute que son courroux?

AIMAR.

Tu aimes, jeune homme; as-tu consulté la prudence, as-tu mesuré l'espace qui doit exister entre Azéline et toi?

AZÉMON.

Dès qu'on aime, on ne consulte plus rien.

AIMAR.

Tu me braves! Sais-tu jusqu'où peut aller ma vengeance?

AZÉMON.

Vous pouvez me faire périr; mais tant que je vivrai, rien ne pourra m'empêcher de faire des vœux pour une infortunée qui gémit dans vos chaînes, et que vous tyrannisez.

AIMAR.

Tu méprises la mort : tu ne m'étonnes point. L'amour, l'amour extrême ne connaît point de danger. Mais ce n'est point toi que je menace; ce n'est point sur toi que je veux me venger. Je te réserve un coup plus sensible. Apprends donc que j'aime avec fureur.... Si Azéline n'est à moi, elle n'existe plus.

AZÉMON, *à part.*

Le monstre!

AIMAR.

Tu frémis! Eh bien, si elle t'est chère, sauve ses jours; tu peux l'arracher au trépas.

AZÉMON.

Que dites-vous?

AIMAR.

Devant moi, jure-lui que tu n'as jamais brûlé pour elle; demande-lui pardon des soupçons que tes démarches lui ont fait naître : dis-lui que tes vœux s'adressaient à une autre; et, devant elle, accepte ou feins d'accepter la main d'une femme que je ferai trouver près de toi.

AZÉMON, *à part.*

Dieu! quel moment!

AIMAR.

Tu hésites! Si elle t'est chère, te dis-je, sauve-la de ma fureur. Cette main, devant toi, lui percerait le sein. (*Il montre un poignard.*)

AZÉMON, *avec force.*

Si tu n'avais menacé que moi......... (*avec contrainte.*) Va! cruel, tu as bien trouvé le moyen d'être obéi.

AIMAR.

Tu acceptes?

AZÉMON.

Oui.

AIMAR.

Gardes!........ (*Les gardes approchent, Aimar parle bas à l'un d'eux, et ils sortent.*)

AZÉMON, *pendant qu'Aimar parle aux gardes.*

Quelle cruelle épreuve! Si elle m'aime, quel coup je vais lui porter!

AIMAR.

Songe à nos engagemens. Le sort d'Azéline est entre tes mains. Moi, je n'ai plus rien à ménager. Je serai près d'elle; mes yeux attachés sur les tiens épieront tous tes mouvemens : un signe, un geste, un coup-d'œil la perdent pour jamais.

AZÉMON.

J'obéirai. Ah!.....

AIMAR.

A ce prix, tu es libre; compte même sur mes bienfaits.

AZÉMON.

Je les rejette.

AIMAR, *avec sensibilité.*

Malheureux! ne m'outrage pas, je suis plus à plaindre que toi. On vient.... (*Il met la main sur son poignard.*) Si tu me trompes, voilà de quoi me venger d'elle, et la venger de moi.

AZÉMON.

O moment affreux!

SCÈNE XIV.

AIMAR, AZÉMON, AZÉLINE, GARDES, *Hommes et Femmes du château.*

AIMAR, *près d'Azéline.*

Azéline, je m'étais trompé. Ce jeune homme n'est point coupable : ce n'est point à vous que s'adressaient ses vœux. Il m'a dévoilé le secret de son cœur; et il a désarmé mon courroux. Il a voulu vous voir pour vous assurer de son innocence, et pour vous demander pardon des chagrins que son imprudence vous a causés.

AZÉMON.

Oui, belle Azéline, quoique la nature vous ait fait digne d'être adoré de tous les hommes, il est cependant vrai que je n'ai jamais eu l'audace d'aspirer à vous plaire : cette ambition ne m'était point permise.......... Voilà celle que mon cœur a choisie..... (*Il montre une femme qu'on a placée près de lui.*)

AZÉLINE, *à part.*

Malheureuse!

AZÉMON.

Enfermée comme vous dans ce château, elle ne paraissait que rarement à mes yeux. Le desir de m'approcher d'elle m'a fait commettre une imprudence bien coupable, puisqu'elle a fait naître des soupçons injurieux pour vous.

AZÉLINE, *à part.*

A peine je respire!

AIMAR.

C'est assez. Pour effacer la peine que j'ai pu vous causer, je veux moi-même vous unir à celle

qui vous est chère, et doter votre épouse. Conduisez-la dans le château; j'y vais faire tout disposer pour votre bonheur.

AZÉMON.

Adieu, belle Azéline! daignez me pardonner..... (*Il donne la main à la femme qui est près de lui, et veut s'éloigner.*)

AZÉLINE.

Je me meurs!... (*Elle tombe évanouie.*)

AZÉMON, *la voyant tomber.*

Je suis aimé!.... (*Il quitte la femme qu'il tenait, court à Azéline et la relève.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ET MARIANNE *qui a vu tomber Azéline, et qui accourt.*

FINALE.

TOUS.

Juste ciel!.....

AZÉMON, *tenant Azéline, et la défendant contre Aimar.*

C'est trop me contraindre.
Je suis aimé! que puis-je craindre?
Frappe, tyran, fais-nous périr:
Je bénis un trépas qui va nous réunir.

AIMAR.

Qu'on l'entraîne! qu'on les sépare!
Obéissez.

AZÉLINE, *avec exaltation.*

Frémis, barbare!
Tu ne peux plus m'effrayer sur mon sort;
Azéline est aimée, elle brave la mort.

CHŒUR.

Appaisez-vous.

AIMAR.

Qu'on obéisse!

CHŒUR.

Ah! que sa douleur vous fléchisse,
Et ne soyez pas son bourreau.

AIMAR.

Ah! s'il faut que je vous unisse,
Soyez unis dans le tombeau!

(*On sépare les amans.*)

AZÉMON.

Azéline!

AZÉLINE.

Azémon!

TOUS DEUX.

Adieu!

AIMAR.

Qu'on les sépare!

ENSEMBLE.

AZÉLINE.	AZÉMON.
Cher amant, la mort moins barbare Nous unira dans le tombeau!	Puisse la mort qu'on nous prépare Nous réunir dans le tombeau!

CHŒUR.

Quel est le sort qu'on leur prépare?
Va-t-il devenir leur bourreau?

AIMAR.

Couple ingrat, si je te sépare,
C'est pour te réunir dans la nuit du tombeau.

(*On les entraîne, et le reste sort en tumulte.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente d'un côté la face intérieure du château; la croisée de la chambre d'Azéline est au second plan. De l'autre côté, un jardin; le théâtre est fermé par un fleuve qui le traverse; au-delà du fleuve on voit des montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

AIMAR, ALBERT.

AIMAR.

NON, je n'écoute rien. Pour un cœur désespéré, la vengeance est le plus doux des plaisirs.

ALBERT.

Eh bien! c'est la vengeance que je vous propose.

AIMAR.

Comment?

ALBERT.

Vous voulez plaire à Azéline; vous voulez vous venger de l'imprudent qui ose vous disputer son cœur. Vous le pouvez.

AIMAR.

Parle, Albert, parle.

ALBERT.

Dans ce moment la timide Azéline tremble d'éprouver votre colère, ordonnez-moi de lui rendre la liberté. Faites plus, pardonnez au jeune audacieux......

AIMAR.

A lui!

ALBERT.

Méprisez-le.

AIMAR.

On ne méprise point un rival préféré.

ALBERT.

Leur amour ne fait que de naître, ils ne se sont point parlés; à peine se sont-ils vus? N'irritez pas la beauté que vous voulez séduire. Il faut toucher un cœur, et non le déchirer. Généreux, elle vous chérira; cruel, elle va vous abhorrer. Ignorez-vous ce que peut la clémence sur le cœur que l'on veut toucher? Pardonnez, vous dis-je, et qu'Azéline sache que c'est à elle que votre rival doit son pardon.

AIMAR.

Tu veux que j'épargne ce téméraire.

ALBERT.

Je veux que vous lui enleviez le cœur qu'il croit posséder. Pour y parvenir, faites un effort sur vous-même, et qu'Azéline connaisse l'empire qu'elle a sur vous.

AIMAR.

Albert, elle n'y sera pas sensible.

ALBERT.

Il n'est point d'ame, seigneur, que la clémence ne touche. Parlez, je vais rompre les fers d'Azémon, je l'exilerai de ces lieux; ce fleuve sera une barrière que désormais il ne lui sera plus permis de franchir. S'il osait remettre le pied sur cette rive, qu'il sache que la mort l'y attend.

AIMAR.

Oui, la mort.

ALBERT.

Je vais trouver Azéline et recevoir sa promesse de renoncer à l'amant que vous aviez le

droit de punir, et à qui vous avez la générosité de pardonner.

AIMAR.

Dis-lui que la grace d'Azémon est le prix de son obéissance; qu'elle consente à s'unir à moi; sans cela point de pardon.

ALBERT.

Dans ce moment, seigneur, lui parler de mariage!

AIMAR.

Ce n'est qu'à ce prix, te dis-je : si elle refuse, plus d'espoir.

ALBERT.

(*A part.*) Ne l'irritons point. (*Haut.*) Je vous obéis. Je vais remplir un devoir bien doux, celui de vous rendre la paix, de faire respecter vos ordres..... (*à part*) et de sauver l'innocence.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

AIMAR, *seul.*

AIR:

Oui, perfide, je te pardonne,
J'épargne un rival que je hais;
Cette pitié dont je m'étonne,
Tu ne la dois qu'à tes attraits.
Oui, perfide, je te pardonne,
Et je t'aime plus que jamais.

Dans le trouble qui m'environne,
Je forme des vœux indiscrets;
A l'espoir mon cœur s'abandonne,
L'espoir y fait rentrer la paix.....
Oui, cruelle, je te pardonne.
Sens-tu bien l'effort que je fais;
Azéline, je te pardonne,
Et je t'aime plus que jamais.

SCÈNE III.

AIMAR, ALBERT.

ALBERT.

SEIGNEUR, soyez satisfait, j'ai la promesse d'Azéline.

AIMAR.

Elle consent à mon bonheur ?

ALBERT.

Votre générosité a produit l'effet que j'en attendais. Les yeux mouillés de pleurs, d'une voix timide et reconnaissante, elle vous a remercié, et m'a promis de vous obéir.....

AIMAR.

Elle a promis ? Eh bien ! qu'elle soit libre, que rien ne la contraigne plus...... qu'elle soit libre, te dis-je.....

ALBERT.

Seigneur, elle l'est dans ce moment; elle est chez elle. En recevant sa promesse, je lui ai rendu toute sa liberté.

AIMAR.

Je veux qu'elle en jouisse, je veux même qu'elle puisse en abuser, j'éprouverai..... Va, je saurai si elle me trompe.

ALBERT.

Ne craignez rien, tout me répond de son obéissance. Azémon me suit; je vais le conduire hors de cette enceinte, et lui défendre d'y revenir jamais.

AIMAR.

Azémon ! ah ! évitons sa présence ; il m'en coûte assez de le laisser libre.

SCÈNE IV.

ALBERT, AZÉMON.

ALBERT.

VENEZ, jeune homme, et abandonnez un séjour où vous ne pouvez plus rester sans danger. Vous savez à quelles conditions on a rompu vos chaînes; ne manquez pas à votre promesse, et que ce fleuve vous sépare à jamais de nous! Si votre imprudence vous ramenait ici, je serais forcé de vous punir, et ce serait bien malgré moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

AZÉMON, *puis* MARIANNE.

AZÉMON.

IL me laisse..... je suis seul..... personne ne m'observe. O ma douce amie! t'ai-je perdue sans retour? M'éloignerai je sans te voir? Est-ce pour la dernière fois que mes yeux parcourent cet horison? Ah! contemplons encore cette enceinte.... un dieu m'y retient, m'y attache.....

MARIANNE.

Quoi! encore ici.

AZÉMON.

Ah! je ne puis m'arracher de ces lieux.

MARIANNE.

Pauvre jeune homme! je ne vous entendrai donc plus chanter le matin sous nos fenêtres!

AZÉMON.

Et Azéline, ma chère Azéline, ne la verrai-je point

point avant de la quitter? Ah! si je pouvais seulement l'appercevoir, lui faire un signe, recevoir un geste de sa main pour adieu! Ah! je suis habitué à ne la voir que de loin!

MARIANNE.

Si j'étais sure qu'on ne vous vît pas ici; elle est là; elle est seule......

AZÉMON.

Elle est là! Ah! dites-lui que je suis encore près d'elle; que je puisse seulement lui dire adieu; un adieu! cela fait bien du mal!

MARIANNE.

Mais cela fait bien plaisir! Ah! la voici.

SCÈNE VI.

AZÉLINE, MARIANNE, AZÉMON.

AZÉLINE, *à la croisée.*

Ah! je te vois encore!

AZÉMON.

Est-ce pour la dernière fois?

AZÉLINE.

Nous séparer; je ne le puis.

AZÉMON.

Eh! le puis-je plus que vous?

AZÉLINE.

Non, je ne le puis; c'est résolu..... Ecoute: je veux te suivre.

AZÉMON *et* MARIANNE.

Ciel!

AZÉLINE.

Je veux te suivre. Fuyons dans un désert. Cachons-nous à tous les yeux. Nous y vivrons heureux de notre amour. Eh! que m'importe le monde si je suis avec toi! (*Un soldat traverse le jardin.*)

AZÉMON.

Chère Azéline, mon cœur n'osait te le proposer.

MARIANNE.

Un moment! de la prudence! écoutez-moi. Nous risquons trop si nous fuyons dans ce moment. Aujourd'hui, nous serons observées; je crains même qu'Azémon ne soit inquiété dans son retour. Je crains qu'Aimar ne nous ait trompées, et peut-être le pardon qu'il nous accorde n'est-il qu'un piége pour vous faire consentir à l'épouser.

AZÉMON.

A l'épouser!

AZÉLINE.

Je l'ai promis pour sauver tes jours.

AZÉMON.

Dieux! les momens sont chers, Azéline.

MARIANNE.

Partez seul, il le faut. Si Azéline était avec vous, nous serions perdues. Partez seul, et ce soir nous irons vous rejoindre.

AZÉLINE.

Et comment saurai-je qu'on ne vous a point arrêté.

AZÉMON.

Dès que je serai près de ma mère, qui sera un jour la vôtre, un de mes amis viendra vers le château.

MARIANNE.

Un homme! Non, non; il n'approcherait pas impunément de ces lieux.

AZÉMON.

Mais comment vous faire savoir l'heure et le lieu où nous devons nous rejoindre?

AZÉLINE.

M'écrire! c'est impossible.

MARIANNE.

Ah! écoutez, mes enfans, écoutez. Votre colombe blanche fera le message.

AZÉLINE.

Comment?

MARIANNE.

Qu'Azémon l'emporte avec lui; et, dans quelque lieu qu'il la lâche, elle reviendra toujours près de vous: un billet attaché sous son aîle......

AZÉMON.

Ah! j'entends......

AZÉLINE. (*Elle descend dans le jardin.*)

Ah! ma bonne, tu as raison.

MARIANNE.

Cette pauvre colombe nous a déja donné des nouvelles bien chères. Lorsque le père d'Azéline fut séparé de nous, quelque temps avant sa mort; c'est ce cher oiseau qui nous instruisit de son sort, et qui nous porta ses derniers adieux. Ce qu'il a fait pour un père, il le fera pour l'amour.

AZÉMON.

Ah! Marianne, hâtez-vous.

MARIANNE.

Près du pont où vous devez passer il y a une charmille épaisse. Allez m'y attendre. Là je vous porterai le messager de l'amour. (*Ici le soldat qui observait se retire.*)

AZÉMON.

Adieu!

AZÉLINE.

Ne me dis point adieu; nous nous reverrons.

AZÉMON.

Je l'espère.

MARIANNE.

Venez, venez.

AZÉMON.

A revoir!

SCÈNE VII.

AZÉLINE, *seule.*

AIR:

Toi qui nous inspiras une flamme constante,
Veille sur Azémon, daigne le protéger :
Amour, entends la voix d'une femme tremblante,
Et des pas d'un amant écarte le danger.

O dieu charmant ! pour toi tout est facile !
Tu vas de ma prison m'arracher aujourd'hui;
Et tu nous conduiras dans le secret asyle
Où je dois vivre et mourir avec lui.

SCÈNE VIII.

AZÉLINE, MARIANNE.

MARIANNE.

Il est parti; vous allez le voir passer. Dès qu'il sera chez sa mère, il lâchera la colombe; elle volera vers vous; vous lirez le billet; vous saurez qu'Azémon est en sureté, et qu'il a tout disposé pour notre fuite. Tenez, le voilà de l'autre côté du fleuve.

(*L'air reprend en trio.*)

(*Azémon paraît de l'autre côté du fleuve; il tient la colombe et la baise en la montrant.*)

TOUS TROIS.

Toi qui nous/leur inspiras la plus vive tendresse !
Amour, veille sur nous, daigne nous protéger :
De cet oiseau chéri redouble la vitesse,
Et des pas d'un amant écarte le danger.

(*Azémon disparaît.*)

MARIANNE.

Comme il court ! il sera bientôt chez sa mère.

AZÉLINE.

Est-elle loin d'ici ?

MARIANNE.

Non. Elle demeure dans un hameau sur l'autre rive de ce fleuve. Tout autre irait dans une heure, un amant y va dans une minute.

AZÉLINE.

Pourvu qu'il ne soit point arrêté dans sa route.

MARIANNE.

Espérons. Je n'ai rien vu sur le chemin. Attendons quelque temps ; le retour du cher oiseau nous rassurera. Ciel ! voici votre tuteur : dissimulez, Azéline, dissimulez. Plus vous lui laisserez d'espérance, plus il nous laissera de liberté. (*Elle sort.*)

AZÉLINE.

Amour, donne-moi le courage de feindre et de tromper.

SCÈNE IX.

AZÉLINE, AIMAR.

AIMAR.

Azéline, n'attendez de moi aucun reproche. J'ai pardonné, et je sens, en vous voyant, qu'il m'est plus doux de vous excuser que de vous trouver coupable. Il ne me reste aucun souvenir........ l'avenir ne m'inspire aucune crainte. Albert a reçu votte promesse, faites-moi la grace de me la confirmer.

AZÉLINE.

Seigneur, le trouble où je suis....... la crainte bien naturelle qui m'agite.......

AIMAR.

La crainte, dites-vous ? Ah ! ce sentiment n'est

fait que pour moi. Quand j'approche de vous, je tremble de lire dans vos yeux...... Mais pourquoi parler de crainte? Vous avez consenti à mon bonheur, il ne m'est plus permis de me plaindre. Vous n'êtes pas fausse, Azéline; et la candeur de votre caractère interdit tout soupçon...

AZÉLINE, *à part.*

Dieux! qu'il m'en coûte!

AIMAR.

Rompez donc ce silence; un mot de votre bouche peut ajouter beaucoup à mon bonheur.

AZÉLINE.

Seigneur, j'ai promis, je le sais........

AIMAR.

Vous en repentiriez-vous, Azéline?

AZÉLINE.

J'obéirai.

AIMAR.

Ah! je sens bien, cruelle, que je n'obtiens que de l'obéissance. Il vous est si facile de commander; usez de votre empire.

AZÉLINE.

Tant d'éclat n'est point fait pour moi.

AIMAR.

Que dites-vous? voudriez-vous différer?

AZÉLINE.

Non, seigneur; j'ai promis, j'obéirai.

AIMAR.

J'obéirai! Eh bien! puisque je suis réduit à commander, trouvez bon que j'exige de vous un léger sacrifice.

AZÉLINE.

Lequel, seigneur?

AIMAR.

Après ce qui s'est passé, Marianne ne peut plus décemment rester près de vous.

AZÉLINE.

Marianne ?

AIMAR.

Marianne. La confidente d'Azéline imprudente ne peut être celle d'Azéline, épouse vertueuse et fidelle.

AZÉLINE.

(*A part.*) Ne lui resistons pas. (*Haut.*) Seigneur, ce coup m'est bien sensible; mais la raison me dit que je dois le supporter sans murmure. Recevez cet aveu comme une marque....

AIMAR.

De votre obéissance ?..... Comblez Marianne de vos bienfaits, mais qu'elle vous quitte ; qu'elle jouisse d'un sort heureux, mais loin de vous.

AZÉLINE.

Ah! seigneur, laissez-moi la prévenir, la consoler. Elle m'aime bien tendrement. Permettez-moi de soulager sa douleur, et de la préparer à notre séparation.

AIMAR.

Allez, Azéline ; je sens qu'il m'est impossible de vous rien refuser.

SCÈNE X.

AIMAR, *seul.*

TANT de calme n'est pas naturel ; tant de soumission m'étonne. On me trompe, on dissimule. Quel est son dessein? qu'espère-t-elle? Elle a renoncé à Marianne sans résistance..... elle a su contraindre sa douleur...... elle me trompe. O vengeance! que j'ai renfermée dans mon sein ; ô jalousie! que j'ai fait taire, reprenez tous vos droits, je n'écoute plus que vous.

SCÈNE XI.

AIMAR, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

SEIGNEUR.

AIMAR.

Ah! je vais être instruit. Eh bien! que viens-tu m'apprendre?

LE SOLDAT.

J'ai tout vu, seigneur; elle a trouvé le secret d'entretenir Azémon avant son départ. Je n'ai pu entendre tout ce qu'ils ont dit; mais Marianne a conduit le jeune homme près du pont, et lui a remis.......

AIMAR.

Tais-toi. Je les vois venir. Suis-moi, tu me diras le reste. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

AZÉLINE, MARIANNE.

MARIANNE.

NON, ma chère Azéline, nous ne nous sépare-rerons pas. J'espère que nous aurons quitté ces lieux avant le moment fixé pour mon départ. Azémon doit être arrivé; l'oiseau chéri ne tar-dera pas à paraître; et votre amant a déja tout disposé pour notre fuite. (*On voit des paysans et paysannes de l'autre côté du fleuve.*)

AZÉLINE.

Marianne, que vois-je là bas?

MARIANNE.

Ce sont les habitans de ce canton; ils viennent vous rendre hommage comme à l'épouse de leur seigneur.

AZÉLINE.

Et si l'oiseau revenait...... Evitons - les, Marianne.

MARIANNE.

Non, gardez-vous-en bien. Ils iraient vous trouver dans votre appartement, et vous n'échapperiez pas à leur importunité. Restez ici. Votre colombe, habituée à vivre dans votre chambre, y volera dès qu'elle sera libre; je vais en ouvrir les fenêtres et l'y attendre.

AZÉLINE.

Quand nous fuirons, nous l'emporterons avec nous?

MARIANNE.

Oui, oui. Voici les paysans; ne faites rien paraître. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

AZÉLINE, PAYSANS, PAYSANNES.

FINALE.

CHŒUR.

Salut à vous, belle Azéline!
Recevez notre hommage, il est celui du cœur.
Venez, montez au rang que le ciel vous destine;
Votre hymen est pour nous le gage du bonheur.

AZÉLINE.

Ah! je serai toute ma vie
Votre compagne et votre amie;
Ce titre est plus doux à mon cœur.

CHŒUR.

Ne refusez pas notre hommage :
Si toujours on sut vous chérir,
Notre cœur aujourd'hui vous chérit davantage.
A celle que l'on aime, il est doux d'obéir.

AZÉLINE.

Dans le trouble qui m'environne,
Mes chers amis, épargnez-moi.

CHŒUR.

Ah! ne rejetez pas cette simple couronne.

AZÉLINE.

De l'amitié je la reçoi.

CHŒUR.

Et c'est elle qui vous la donne.

AZÉLINE.

Dans le trouble qui m'environne,
Mes chers amis, épargnez-moi.

CHŒUR.

Salut à vous, belle Azéline!
Recevez notre hommage, il est celui du cœur.
Vous méritez le rang que le ciel vous destine,
Votre hymen est pour vous le gage du bonheur.

AZÉLINE.

Adieu! mes chers amis!

CHŒUR.

Adieu! belle Azéline!

ENSEMBLE.

Votre hymen est pour nous le gage du bonheur.

AZÉLINE.

Adieu! vos tendres soins sont bien chers à mon cœur.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

AZÉLINE, MARIANNE *à la fenêtre.*

AZÉLINE.

Ces bonnes gens m'ont attendrie.
Ils m'aiment tant! et moi, je vais les fuir!
Cher Azémon, voilà le seul plaisir
Que mon amour te sacrifie.

MARIANNE, *à la fenêtre.*

Vous êtes seule enfin. Restez à cette place.
Regardez bien de tout côté.

(Aimar passe de l'autre côté du fleuve; il tient une arquebuse; un soldat le suit.)

AZÉLINE.

Que vois-je?

MARIANNE.

C'est Aimar. Bon! il part pour la chasse;
Et son éloignement nous laisse en liberté.

AZÉLINE.

Ah! mon cher Azémon est-il en sureté?

MARIANNE.

Voici bientot l'instant où l'oiseau doit paraître;
Regardez bien de tout côté,
Moi, je l'attends à la fenêtre.

AZÉLINE.

Vole vers moi, viens promptement;
Hâte-toi, colombe fidelle :
C'est Azéline qui t'appelle;
Apporte, apporte promptement
Des nouvelles de son amant.

ENSEMBLE.

Apporte, apporte, etc.

AZÉLINE.

Ne vois-tu rien?

MARIANNE.

Non, rien encore.

AZÉLINE.

Ah! si quelque malheur.....

MARIANNE.

Attendons un moment.

AZÉLINE.

Un funeste pressentiment
Trouble mon cœur et le dévore.

MARIANNE.

Attendons encore un moment.

ENSEMBLE.

Vole vers moi, etc.

AZÉLINE.

Ne vois-tu rien?

MARIANNE.

Non, rien encore.

AZÉLINE.

Ah ! quelle peine ! quel tourment
De craindre pour ce qu'on adore !

MARIANNE.

Attendons encore un moment.

AZÉLINE.

Vole vers moi, viens promptement,
Hâte-toi, colombe fidelle.
C'est Azéline qui t'attend,
C'est ta maîtresse qui t'appelle.....

MARIANNE.

Je le vois, je le vois.....

AZÉLINE.

Ô fortuné moment !

(L'oiseau paraît, on entend un coup de fusil, et le pigeon tombe roide mort. Albert repasse le fleuve avec son arme.)

AZÉLINE ET MARIANNE.

Dieux ! je me meurs.

(Marianne disparaît.)

AZÉLINE.

O coup funeste !
Que devenir ! Où me cacher ?
Il faut fuir, il faut m'arracher
A ce séjour que je déteste.

(Elle fuit par le jardin.)

SCÈNE XV.

AIMAR, GARDES.

AIMAR, *tenant le pigeon mort et la lettre.*

Dieux ! que je suis infortuné !
Ce traître, à qui j'ai pardonné,
Voulait m'enlever Azéline !
Ecoutez, frémissez du coup qu'il me destine.

(Il lit.)

« Dès que le messager fidèle
» Vous aura porté ce billet,
» Hâtez-vous d'accourir vers le réduit secret
» Où mon cœur vous attend, où l'amour vous appelle.

» Nous fuirons, s'il le faut, au bout de l'univers;
» Et là nous trouverons un agréable asyle,
» Où nous pourrons jouir d'un sort doux et tranquille
» Loin du tyran qui vous tient dans les fers.

TOUS.

O ciel!

AIMAR.

O désespoir! ô rage!
Mes amis, servez mon courroux;
Et que le traître qui m'outrage
Tombe percé de mille coups.

CHŒUR.

Nous servirons votre courroux,
Nous percerons de mille coups
Le coupable qui vous outrage.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DEUX PAYSANS *qui accourent.*

UN PAYSAN.

Seigneur, hâtez-vous d'accourir.
Des murs de cette enceinte Azéline est sortie.

AIMAR.

Azéline!

LE PAYSAN.

Vient de s'enfuir.
Elle a, comme un éclair, traversé la prairie;
Nous n'avons pu la retenir.

AIMAR.

Amis, courons à sa poursuite,
Hâtons-nous, volons sur leurs pas;
Que le traître qui l'a séduite,
Dans l'instant à ses yeux reçoivent le trépas.

(*La troupe se divise, une partie passe le fleuve, l'autre reste en deçà, et ils chantent le dernier chœur en se répondant de l'une à l'autre rive.*)

CHŒUR.

Il faut que le traître périsse !
Hâtons-nous, volons sur leurs pas :
A la vengeance, à son supplice
Le traître n'échappera pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un vaste rocher percé en forme de voûte, sous laquelle est la demeure de Mathilde. Au-dessus de ce rocher est un chemin praticable orné de verdure et d'arbustes. Au travers le percé, on apperçoit le fleuve, et, dans le fond, la campagne la plus riante.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉMON, AMIS D'AZÉMON.

(*Ils sont assis sous la voûte. Les amis d'Azémon ont près d'eux les instrumens qui servent aux travaux de la compagne.*)

MORCEAU DE MUSIQUE.

AZÉMON.

C'est ici qu'elle doit se rendre;
C'est ici que je dois l'attendre :
Mon cœur compte tous les instans.
Cruelle attente ! trouble extrême !
Mes amis, vous fûtes amans;
Ah ! qu'ils semblent longs les momens
Quand on attend celle qu'on aime.

TOUS.

Ah ! qu'ils semblent longs, etc.

AZÉMON.

Amis, tout est-il prêt ?

UN AMI.

Oui, tout est disposé ;
On observe par-tout au bord de la rivière.

AZÉMON.

Ah ! sur-tout, chers amis, cachez bien à ma mère,
Cachez-lui le péril où je suis exposé.

Attendons..... Lorsque la nuit sombre
A l'amour prêtera son ombre,
Azéline s'échappera.
Cruelle attente ! trouble extrême !
Vous avez éprouvé cela,
Vous savez ce que l'on sent là,
Quand on attend celle qu'on aime.

(Il met la main sur son cœur.)

TOUS.

Nous savons, etc.

AZÉMON.

Il est temps de vous éloigner ; le soleil commence à baisser, l'ombre des arbres s'allonge vers cette grotte. Ma mère ignore les dangers que j'ai courus ; ah ! cachez-lui bien celui qui me menace. Si ce rival trop puissant découvrait notre fuite, si je retombais entre ses mains..... la crainte de ce malheur est une image qu'il faut écarter du cœur d'une mère. Elle m'a toujours défendu d'approcher du château ; le nom d'Aimar, ce nom seul la fait frémir..... Si elle savait que je m'expose à sa fureur, à sa vengeance....... Ah ! je ne veux lui confier mon secret que quand nous n'aurons plus rien à craindre. Allez, mes amis ; observez bien par-tout. La barque est préparée !

UN AMI.

Tout est prêt pour la fuite. A une lieue d'ici nous trouverons les limites du pays où Aimar n'a plus le droit de commmander. Le fleuve est assez rapide pour nous y porter dans une heure.

AZÉMON..

Dès que vous la verrez.....

UN AMI.

Nous la conduirons près de toi.

UN AUTRE.

Je viendrai te chercher.

AZÉMON.

Et nous avertirons ma mère quand nous serons hors de danger...... Adieu !

TOUS.

Adieu ! (*Ils s'éloignent.*)

AZÉMON.

Nous partirons tous ensemble.

SCÈNE II.

AZÉMON, MATHILDE.

MATHILDE.

Qu'AI-JE entendu, mon fils ? Vous partirez ? vous voulez me quitter ?

AZÉMON.

Moi, vous quitter, ma mère ! moi, vous abandonner ! ah ! pouvez-vous le penser ? Je disais à mes amis..... que..... j'irais les rejoindre.....

MATHILDE.

Vous me trompez, mon fils. Depuis longtemps vous n'êtes plus le même : votre air inquiet, votre mélancolie, vos longues absences, tout me dit que je ne vous suis plus chère, tout me dit que l'amour de votre mère ne suffit plus à votre bonheur.

AZÉMON.

Ah ! ma mère, je suis..... je n'ose..... pardonnez mon trouble, vous en saurez le motif; votre cœur excusera le mien.

MATHILDE.

Expliquez-vous, mon fils. Vous avez des chagrins,

chagrins, et votre mère les ignore! Quelles sont donc les craintes que vous deviez me cacher? quel est le fatal secret que vous deviez me taire? quelles sont les larmes que la main d'une mère ne puisse essuyer?

AZÉMON *ému, à part.*

Ah! gardons mon secret, et n'alarmons pas sa tendresse.

MATHILDE.

Vous vous taisez, vous soupirez? Quelque malheur vous menace-t-il?

AZÉMON, *avec trouble.*

Non, bonne et tendre mère, non. Rassurez-vous? Votre fils n'a rien à craindre...... il est calme..... Je suis sans inquiétude..... Vous saurez tout..... ce n'est rien.....

MATHILDE.

Vous aimez.

AZÉMON.

Moi, ma mère?

MATHILDE.

Vous aimez. Depuis long-temps je le soupçonne et je le crains; aujourd'hui j'en suis sure.

AZÉMON.

Me feriez-vous un crime d'un sentiment si tendre?

MATHILDE.

Je te plains, mon fils, je te plains.

AZÉMON.

Vous avez aimé.

MATHILDE.

Pour mon malheur.

AZÉMON.

Quoique le ciel m'ait refusé le bonheur de connaître celui qui m'a donné le jour.....

MATHILDE.

Cher enfant, puisse-tu toujours l'ignorer!

AZÉMON.

Mais vous l'aimiez, vous l'aimiez tendrement...

MATHILDE.

Cesse, mon fils, cesse de m'en parler..... Ce souvenir est affreux..... Respecte un mystère d'où dépend ton repos..... Embrasse-moi, embrasse ta mère; va, de ce funeste amour tu es le seul bien qui me reste, et tu veux me l'arracher.

AZÉMON.

Ma mère, n'ai-je pas un cœur comme vous?

MATHILDE.

Eh bien! conte-moi tes chagrins, ouvre-moi ce cœur que je presse sur le mien; je suis bonne, jamais un reproche amer n'est sorti de ma bouche.

AZÉMON.

Oh! ma mère..... laissez-moi.

MATHILDE.

Tu me fuis?

AZÉMON, *à part.*

Voici l'instant...... Elle va venir.....

MATHILDE.

Dans quel délire êtes-vous plongé? quel projet méditez-vous? Vos yeux sont égarés..... vous me faites frémir.

AZÉMON.

Calme-toi, ma mère, calme-toi. Ce n'est rien, je te le jure, ce n'est rien. Je voudrois m'expliquer, je crains..... je ne puis..... adieu!

MATHILDE.

Comment, adieu!

AZÉMON, *en s'éloignant.*

Je vous reverrai bientôt..... bientôt, pour ne plus vous quitter.

MATHILDE.

Mon fils! mon fils!

AZÉMON.

Adieu! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MATHILDE, *seule.*

QUEL adieu! où va-t-il? que veut-il faire? m'aurait-il quittée pour long-temps? O ciel! je n'avais qu'un fils pour consolation; il ne manquait à mon infortune que d'être alarmée sur son sort.

(*Azéline, vêtue en paysanne, passe, en courant, sur le rocher.*)

J'ai cru que le malheur ne s'attacherait qu'à moi; j'étais heureuse de voir qu'il respectait mon fils; cette idée soulageait mes peines..... cet espoir s'évanouit. Cher Azémon, que l'amour te rende plus heureux que ta mère! Mais que vois-je? Une jeune fille...... elle accourt vers moi, elle a l'air égaré.

SCÈNE IV.

MATHILDE, AZÉLINE.

AZÉLINE.

AH! sauvez-moi, sauvez-moi, j'implore votre pitié.

MATHILDE.

Qu'avez-vous, mon enfant?

AZÉLINE.

Je suis poursuivie...... des soldats..... des tigres me cherchent et me menacent...... La douleur..... la fatigue..... je n'en puis plus. (*Elle sa'ssied sur une pierre.*)

MATHILDE.

Calmez-vous, reposez-vous..... je vous cacherai, je vous servirai......

AZÉLINE.

Ah! que le ciel vous récompense! je trouve donc un cœur sensible à l'infortune.

MATHILDE.

Je connais le malheur, mon enfant......

AZÉLINE.

Vous aussi?

MATHILDE.

Oui; mais je serai moins à plaindre si je puis vous soulager. Qui êtes-vous?

AZÉLINE.

Une victime échappée à la fureur d'un barbare.

MATHILDE.

Est-ce un de vos parens?

AZÉLINE.

Non, c'est un homme trop puissant qui veut me contraindre à l'épouser.

MATHILDE.

Vous étiez en sa puissance?

AZÉLINE.

Dites dans une prison.

MATHILDE.

Vous lui avez échappé?

AZÉLINE.

Au moment où il fallait le suivre à l'autel, je me suis enfuie; j'ai suivi les routes les plus sauvages. Cet habit que j'ai trouvé dans un hameau m'a paru plus propre à tromper les méchans qui me poursuivent..... mais je retomberai dans leurs mains......

MATHILDE.

Comment! vous ont-ils vue?

AZÉLINE.

Du haut de ce rocher, j'ai vu des soldats

dans la plaine; ils sont de l'autre côté de ce fleuve, ils vont le traverser, ils vont me saisir. Ah! si je n'avais à craindre que pour moi!

MATHILDE.

Vous n'êtes pas la seule en danger! Parlez....

AZÉLINE.

Ah! cachez-moi, cachez-moi..... je crois voir le farouche Aimar à ma poursuite.......

MATHILDE.

Aimar! quel nom prononcez-vous?

AZÉLINE.

C'est mon tyran.

MATHILDE.

Ah! malheureuse!

AZÉLINE.

Le connaissez-vous?

MATHILDE, *avec douleur.*

Oui.

AZÉLINE.

Ne me trahissez pas.

MATHILDE *l'embrasse.*

Vous ne connaissez pas mon cœur.

AZÉLINE.

Vous a-t-il persécutée aussi?

MATHILDE.

Venez dans ma retraite.

AZÉLINE.

Ah! madame, que le plus grand secret.....

MATHILDE.

Ne craignez rien. Dieu et moi seront les seuls qui connaîtront votre asyle.

AZÉLINE.

J'entends du bruit.

MATHILDE.

Venez, suivez-moi. (*Elle la prend par la main et la fait entrer chez elle.*)

SCÈNE V.

AZÉMON, MARIANNE.

AZÉMON.

DIEU! que m'apprenez-vous? Plus d'espoir....

MARIANNE.

Ah! fuyez, fuyez; on est à votre poursuite. Songez à votre sureté, et que la malheureuse Azéline apprenne au moins dans sa prison que vous avez échappé à ses bourreaux.

AZÉMON.

Moi, fuir! moi, l'abandonner, quand elle souffre, quand elle gémit pour moi! Non, je veux les attendre. Qu'ils me saisissent, qu'ils m'entraînent, qu'ils me jettent dans les cachots du barbare; je serai du moins plus près d'elle, je porterai les mêmes chaînes, je respirerai le même air, je gémirai sous le même toît.

MARIANNE.

Malheureux! vous courez à la mort.

AZÉMON.

N'est-ce pas mourir que d'être séparé d'elle?

MARIANNE.

Fuyez, je vous en conjure.

AZÉMON.

Oui, je fuirai; je vais au château, je vais m'offrir en victime! Puisse mon sang assouvir la rage du tyran! puisse ma mort épargner à ma douce amie le traitement affreux qu'on lui prépare.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE.

AZÉMON, *voyant Mathilde.*

DIEUX ! ma mère !

MATHILDE.

Mon fils, quel desespoir ! quels cris !

MARIANNE.

Ah ! madame, retenez votre fils, il va se perdre.

MATHILDE.

Azémon ! Azémon ! écoutez votre mère. Malheureux ! tu veux donc que je meure !

AZÉMON.

Ma mère, je suis désespéré.

MATHILDE.

Par grace, mon fils, expliquez-vous.

AZÉMON, *troublé.*

Le cruel la tient en son pouvoir ; elle gémit dans l'esclavage ; je suis séparé d'elle pour la vie, je n'ai plus qu'à mourir.

MATHILDE.

Mais qui ! Parlez, parlez, je vous conjure.

AZÉMON.

Celle que j'aime, mon bien, ma vie, ma chère Azéline.

MATHILDE.

Azéline !

MARIANNE.

Ne perdons point de temps ; fuyons, fuyons.... Aimar va paraître.....

MATHILDE.

Aimar ! quel rapport !.....

AZÉMON.

C'en est fait ; il faut qu'il m'arrache la vie, ou qu'il me rende ma chère Azéline ; adieu !

MATHILDE.

Ecoutez, écoutez..... où courez-vous ?

AZÉMON.

A la mort !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, AZÉLINE.

AZÉLINE.

Azémon ! Azémon !

AZÉMON.

Quelle voix !

MARIANNE.

Ciel ! (*Marianne embrasse Azéline, qui se jette dans les bras d'Azémon.*)

MATHILDE.

Que vois-je ?

AZÉMON.

Azéline dans ces lieux !

MATHILDE.

Vous, le rival d'Aimar !

AZÉMON.

Oh ! ma mère, voyez-la, et osez blâmer ma tendresse.

MARIANNE.

Mais par quel miracle êtes-vous dans ce lieu !

AZÉMON.

Quel dieu vous y a conduite ?

AZÉLINE.

L'Amour.

MARIANNE.

Qui vous a fait échapper à leur poursuite ?

AZÉLINE.

Mon courage.

MARIANNE.

Qui vous a offert cet asyle ?

AZÉLINE, *montrant Mathilde.*

L'humanité. Quoi ! vous, la mère d'Azémon !

AZÉMON.

Dites la vôtre.

MATHILDE.

Mes enfans, vous me faites trembler. Vos dangers sont affreux. Comment vous y soustraire ? comment tromper vos persécuteurs. Ah ! si vous saviez le secret qui me tourmente........ Cet Aimar, ce rival d'Azémon......

AZÉMON.

Eh bien !

MATHILDE.

Non, je ne puis m'expliquer.....

AZÉLINE.

Parlez.

MATHILDE.

Eh bien ! celui qui vous poursuit, celui dont l'amour fait votre malheur.....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, AMIS D'AZÉMON.

UN AMI D'AZÉMON.

FUYEZ, fuyez, voici les soldats, ils vont vous surprendre.

AZÉMON.

Mes amis, la voilà ; elle leur a échappé, elle est ici.

TOUS.

Ici!

AZÉMON.

Prêtez-lui votre secours, défendons-la, résistons à la violence, et conduisons l'innocence dans un asyle où le crime ne puisse l'opprimer. (*Ils montrent les instrumens qui leur servent d'armes.*)

FINALE.

CHŒUR.

Oui, nous vous défendrons;
Dans un asyle
Sûr et tranquille
Nous la conduirons:
Nous le jurons, nous le jurons.

AZÉMON.

Ma tendre mère,
Et vous, ma chère,
Suivez nos pas,
Ne tremblez pas;
Le courage
Nous soutiendra,
Nous défendra
De leur rage.

CHŒUR.

Oui, nous vous défendrons:
L'amitié nous rassemble;
Et, s'il le faut, ensemble
Nous périrons, nous périrons.

TOUS.

Allons, partons, fuyons ensemble;
Qu'un même destin nous rassemble.
Partons, partons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GARDES D'AIMAR.

(*Les gardes d'Aimar ferment l'issue de la grotte, et les arrêtent*)

CHŒUR DES GARDES.

ARRÊTEZ ! point de résistance !

CHŒUR DES AMIS, *se mettant en défense.*

Non, nous défendrons l'innocence.

LES TROIS FEMMES.

Grand dieu ! protégez l'innocence.

CHŒUR DES GARDES.

Craignez de partager leur sort.

CHŒUR DES AMIS.

Nous combattrons jusqu'à la mort.

CHŒUR DES GARDES.

Point de résistance !

CHŒUR DES AMIS.

Point de violence.

CHŒUR DES GARDES.

Nous l'arracherons de vos bras !

CHŒUR DES AMIS.

Vous, barbares, n'avancez pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, AIMAR.

(*I[illegible]ux troupes se séparent à l'aspect d'Aimar, Az[illegible] et il passe entre elles.*)

AIMAR.

ILS osent résister ! Eh bien ! plus de clémence !
Soldats, exécutez ma loi.
Qu'aucun de ces mutins n'échappe à ma vengeance.
A ma juste fureur qui peut l'arracher ?

(*Il veut saisir Azémon.*)

MATHILDE, *se montrant.*

Moi.

AIMAR.

Dieu ! que vois-je ? Mathilde !

MATHILDE.

Oui, cruel, c'est moi-même.

AIMAR, *à part, avec trouble*

Mathilde !..... Ah ! mon trouble est extrême.

(*Tout ce qui suit, à voix basse, avec mystère.*)

AZÉLINE ET AZÉMON.

Il s'arrête, il semble interdit.

MATHILDE ET MARIANNE.

Il s'étonne, il se trouble.....

LES AMIS D'AZÉMON.

Il soupire, il gémit.

AZÉLINE ET AZÉMON.

Quelle surprise ! quel silence !

MATHILDE, MARIANNE, AZÉLINE, ET AZÉMON.

Est-ce colère ; est-ce clémence ?

LES AMIS D'AZÉMON.

Son cœur va se laisser fléchir.

CHŒUR DES GARDES.

Veut-il pardonner ou punir ?

AIMAR, *à part.*

Ah ! quel est cet affreux mystère ?

MARIANNE.

Il hésite.....

AZÉLINE.

Il se tait.....

MATHILDE.

Ah ! je tremble......

AZÉMON.

J'espère.

TOUS.

Son cœur se laisse-t-il fléchir.
Veut-il pardonner ou punir ?

AIMAR, *à Mathilde.*

Eh quoi ! vous protégez un traître qui m'offense !
Azéline coupable échappe à mon courroux !
Pourquoi reçoivent-ils un asyle chez vous ?
Rien ne peut les soustraire à ma juste vengeance.
Soldats, obéissez.....

MATHILDE.

Arrêtez.

AZÉMON, *aux paysans.*

Mes amis!

(*Ils se mettent en défense.*)

MATHILDE, *avec force.*

Va, mon fils, puisque rien ne fléchit sa colère,
Va recevoir la mort de la main..... de ton père.

TOUS ET AIMAR.

Son père!

MATHILDE.

Frappe, il est ton fils!

AIMAR, *dans le plus grand trouble.*

O ciel!

TOUS, *à voix basse.*

Quel étonnant mystère.

LES AMIS D'AZÉMON.

Voyez comme il est interdit!

LES GARDES.

Il s'étonne, il se trouble, il soupire, il gémit.

AZÉLINE ET AZÉMON.

Je sens renaître l'espérance.

MARIANNE ET MATHILDE.

Est-ce fureur? est-ce clémence?

AZÉLINE ET AZÉMON.

O coup inattendu! qu'allons-nous devenir!

TOUS.

Va-t-il pardonner ou punir!

LES GARDES.

Qui l'aurait dit? Il est son père?

MATHILDE.

Je tremble.

MARIANNE.

Je frémis.

AZÉLINE ET AZÉMON.

J'espère.

TOUS.

O dieux! écartez les malheurs,
Et rendez le calme à nos cœurs.

(*Azéline et Azémon s'approchent timidement d'Aimar, et se mettent à ses genoux. Il est plongé dans une rêverie profonde.*)

AZÉLINE ET AZÉMON.

Serons-nous vos enfans?

AIMAR.

Dieux? quel moment! que faire?

MATHILDE, *en pleurant.*

Reconnais-tu ma voix?

AZÉLINE ET AZÉMON.

Serez-vous notre père?

AIMAR *repousse Azeline.*

Azéline, que faites-vous?

TOUS LES TROIS.

Nous resterons à vos genoux.

AIMAR, *en soupirant.*

Mathilde!

MATHILDE.

Elle est toujours la même.

AIMAR.

Eloignez-vous de moi...... mon supplice est extrême.

MATHILDE, *pleurant.*

Oserais-tu, cruel, songer à les punir!

AIMAR *saisit avec force Azemon et Azéline.*

Oui, je veux aujourd'hui tous les deux.... vous unir.

(*Il embrasse Mathilde et les deux amans.*)

TOUS.

O bonheur! ô jour d'alégresse!
Le ciel a comblé nos souhaits!
Ce beau jour doit être à jamais
Le triomphe de la tendresse.

AIMAR.

Mes enfans! mon épouse! ah! venez sur mon cœur.

(*A Azeline.*)

O vous qui me fûtes trop chère!
Ma tendresse pour vous n'était point une erreur :
Je vous aime encor..... mais en père.

TOUS.

O bonheur! ô jour d'alégresse!

CHŒUR.

Le ciel a comblé nos souhaits!
Ce beau jour doit être à jamais
Le triomphe de la tendresse.

AIMAR.

Il me rend le calme et la paix,
Il rend un fils à ma tendresse.

MATHILDE, AZÉLINE ET AZÉMON.

Il nous rend le calme et la paix,
Il fait triompher la tendresse.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez Vente, libraire, boulevart des Italiens, près la rue Favart, n°. 340.

Adèle et d'Orsan, *de Marsollier;*
Marianne, *idem;*
Azéline, *d'Offman;*
Le Jockei, *idem;*
Le Secret, *idem;*
Lisbeth, *de Favières*, sous presse.

Le même libraire tient un assortiment complet de toutes les Pièces de Théâtre, tant anciennes que modernes. Il prévient les amateurs qu'il a des exemplaires, sur papier vélin, d'Othello, de Timoléon, d'Epicaris et Néron, du Vieux-Célibataire, du Conciliateur et des Femmes; il tient aussi toutes les bonnes éditions provenant du fonds de Maradan, et toutes sortes de Nouveautés.

On s'abonne chez lui pour le Recueil de Chansons, intitulé : Les Dîners du Vaudeville.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINE,
rue de Chartres, n.° 343.

